

Nicolas Grimal

Centre Franco-Égyptien d'étude des Temples de Karnak

Le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak célébrera en 2002 ses trente-cinq ans d'existence. Il constitue une structure de recherche et de coopération privilégiée, dans un pays dans lequel la France joue un rôle culturel et scientifique particulier, lié à l'histoire autant qu'aux spécificités des études orientales.

La redécouverte de Karnak

L'expédition de Bonaparte en Égypte combina, en effet, objectifs politiques et scientifiques, créant, sur ce second plan, un mouvement durable, qui donnera naissance, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, aux institutions et missions savantes que les nations européennes implantèrent en Égypte. Entre-temps, les travaux de Jean-François Champollion avaient créé une science nouvelle, qu'enrichirent bien vite les traditions allemande, anglaise, italienne et américaine naissantes. Les *Monuments d'Égypte et de Nubie*, dont Jean-François Champollion avait amassé les matériaux lors de l'expédition franco-toscane, puis les *Denkmäler aus Ägypten und Nubien* de Richard Lepsius, pour ne citer que ces deux "monuments", donnèrent le signal des grandes publications documentaires qui se poursuivent de nos jours.

Sur la lancée des travaux de Champollion, mais aussi portée par les intérêts économiques et politiques puissants qui poussaient le Second Empire à marquer fortement sa présence dans l'Égypte que Mohamed Ali avait ouverte à l'Europe, la jeune égyptologie française sut occuper très

tôt la première place sur le terrain. La forte personnalité d'Auguste Mariette, puis le rayonnement de Gaston Maspero et de l'école qu'ils avaient su créer et développer autour d'eux firent le reste.

En confiant à Auguste Mariette en 1858 la direction des Antiquités égyptiennes qu'il venait de créer, Saïd Pacha inaugurait une tradition qui ne prit fin qu'avec la révolution des Colonels en 1952. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les premières interventions archéologiques menées sur le plus grand site d'Égypte, Karnak.

Pendant les vingt premières années, Auguste Mariette travaille en personne au dégagement du site, dont il publie, en 1875, un premier état, en deux volumes, assorti d'un plan, qui servira longtemps de fonds à ses successeurs: *Karnak. Étude topographique et archéologique avec un appendice comprenant les principaux textes hiéroglyphiques découverts ou recueillis pendant les fouilles exécutées à Karnak.*

En 1895, ces interventions sont, en quelque sorte, institutionnalisées, avec la création d'une Direction des travaux de Karnak, qui est confiée à Georges Legrain. Ce statut sera conservé jusqu'en 1954, et les travaux confiés à des archéologues français. La tâche à laquelle Georges Legrain doit faire face est, avant tout, le dégagement de l'amas de ruines que sont devenus, au fil des siècles et des occupations humaines successives, le temple et ses dépendances.

Georges Legrain s'attache, de 1895 à 1917, à dégager l'enchevêtrement d'éboulis et de terre qui recouvre les deux axes du temple. Il restitue ainsi au jour l'immense salle hypostyle. Non sans peine, puisqu'en 1899 des colonnes de la partie nord s'écroulent, qu'il faudra consolider et remonter. Plus spectaculaire, et plus heureuse aussi, est la découverte de la cachette de la cour du VII^e pylône: 16000 objets, dont 800 statues, aujourd'hui conservés au Musée du Caire. Il dégage également la cour du I^{er} pylône et les temples reposoirs de Séthi II et Ramsès III. La mort interrompt la rédaction de son ouvrage, *Les temples de Karnak*, que Jean Capart fera paraître, à titre posthume, en 1929.

Maurice Pillet succède à Georges Legrain, de 1921 à 1926. Il poursuit son œuvre avec énergie, achevant de dégager l'allée processionnelle nord-sud, fouillant les chapelles de l'enceinte de Karnak-nord, l'enceinte de Mout au sud. Il consolide le X^e pylône et découvre les colosses osiriaques amarniens, premiers vestiges du temple oriental d'Aton. Surtout, il

dégage les blocs réutilisés en bourrage du III^e pylône. Seize monuments antérieurs à Amenhotep III offriront à ses successeurs autant de gigantesques puzzles, à l'image du temple lui-même. Un ouvrage, intitulé *Thèbes*, expose, en 1928 ses travaux.

Henri Chevrier prend la relève en 1926. Il assure la conduite des travaux jusqu'en 1954, avec pour seule interruption la seconde guerre mondiale, introduisant et systématisant sur le site l'emploi des moyens modernes de dégagement: chemins de fer Decauville à voie étroite, bulldozer, etc. Il s'attache, avec le même esprit d'efficacité et de système, à trouver des remèdes au mal le plus grave qui ronge les monuments de Karnak: les remontées d'eaux de la nappe phréatique, qui rongent les murs en les gorgeant de sels. Comme jadis Georges Legrain dans la salle hypostyle, il entreprend de restaurer en sous-œuvre, et en même temps de drainer. Il reconstruit ainsi les murs du lac Sacré, mangés de salpêtre, et fait creuser, en 1935, un gigantesque canal de drainage tout autour des enceintes sacrées, que l'on songe aujourd'hui à remettre en service.

Il restaure le II^e pylône, entreprend les premières fouilles de la zone la plus ancienne de l'enceinte, la cour dite "du Moyen Empire". Mais l'essentiel de ses efforts est consacré à la fin du "vidage" du III^e pylône et à l'anastylose de certains des monuments qui y avaient été réemployés: les magnifiques chapelles de calcaire fin de Toura de Sésostri I^{er} (la "chapelle Blanche") et de calcite d'Amenhotep I^{er}. Il prépare également la publication des blocs de la chapelle de quartzite et diorite de la reine Hatshepsout (la "chapelle Rouge").

À partir de 1931, la Direction des travaux de Karnak va travailler en association étroite avec l'Institut français d'archéologie orientale, qui entreprend la fouille du temple de Montou, situé dans l'enceinte de Karnak-nord. Clément Robichon, Alexandre Varille, Paul Barguet, Jean Leclant passent volontiers d'une enceinte à l'autre, confortant une tradition de coopération qui ne s'est jamais démentie depuis. C'est ainsi qu'Alexandre Varille fouille en 1950, puis publie le sanctuaire oriental de Thoutmosis III, tandis que Paul Barguet dégage le site de l'obélisque unique. Ce dernier publie en 1962, à l'Institut français d'archéologie orientale, un ouvrage de synthèse qui est, aujourd'hui encore, l'instrument de référence des chercheurs: *Le temple d'Amon-Rê à Karnak. Essai d'exégèse*.



Le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak

Les événements de Suez et la mise en place du nouveau régime qui dirige la République Arabe d'Égypte ont eu pour conséquence immédiate un repli des égyptologues étrangers et une mise en sommeil des entreprises communes. En 1967, dans l'élan de la campagne internationale de sauvetage des monuments de Nubie destinés à être immergés sous les eaux du Haut barrage, conduite par l'Unesco, l'Égypte et la France décident de créer à Karnak un centre d'étude et de sauvegarde, qui aura la responsabilité de tous les travaux et études menées dans l'enceinte d'Amon-Rê.

Du côté égyptien, la tutelle est assurée par le Service des antiquités de l'Égypte, dont le Conseil suprême des antiquités de l'Égypte, qui est présidé par le ministre de la Culture, a pris aujourd'hui le relais. Du côté français, le Centre national de la recherche scientifique a implanté à Karnak une UPR; le Ministère des Affaires Étrangères apporte également son soutien au Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak.

Le Conseil suprême des antiquités de l'Égypte est représenté par un co-directeur du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak, qui est placé sous la tutelle du Secrétaire général du Conseil suprême des antiquités de l'Égypte, et qui travaille en relation étroite avec un conseiller ministériel pour les Antiquités pharaoniques et le Directeur général des Antiquités de Haute-Égypte. Il est lui-même assisté par une équipe, composée actuellement de treize membres: inspecteurs du Conseil suprême des antiquités de l'Égypte, architectes, restaurateurs, dessinateur, documentaliste et photographes. Tous participent aux travaux du centre, au même titre que leurs collègues français. La partie égyptienne fournit également la main d'œuvre ainsi que les équipements et le matériel lourds nécessaires aux travaux de terrain, notamment les matériaux employés pour la restauration et les anastyles. Une équipe technique égyptienne, dirigée par un ingénieur civil, veille à la mise en place de ses moyens et à l'entretien du matériel. Le Conseil suprême des antiquités de l'Égypte, enfin, fournit à la mission les locaux qui accueillent les différents laboratoires, ainsi que des logements, regroupés en un "village", dans lesquels sont hébergés les personnels permanents, ainsi que les missionnaires.

Le Centre national de la recherche scientifique a créé une UPR, dont l'objet unique est l'étude des monuments et de la documentation de l'enceinte d'Amon-Rê. Elle se compose, actuellement, de neuf membres permanents: deux architectes, trois égyptologues, dont un chargé de la documentation, un photographe, un restaurateur, un conducteur de travaux, une administratrice.

Le Ministère des Affaires Étrangères intervient à plusieurs niveaux. D'abord par l'appui du poste: à travers l'ambassade de France en République arabe d'Égypte et ses services culturels. Également par le biais d'une subvention annuelle accordée par la Commission consultative des fouilles française à l'Étranger (Direction générale de la coopération internationale et du développement), mais aussi par l'affectation de volontaires du Service national et de boursiers. Actuellement, quatre membres de l'équipe relèvent de la première catégorie: deux tailleurs de pierre, un architecte et un restaurateur; sept de la seconde: une restauratrice, deux dessinatrices, un photographe, un topographe, deux archéologues.

L'équipe est constituée d'une vingtaine de membres qui résident à l'année, dont seul le "noyau" CNRS est "permanent", c'est-à-dire séjourne plusieurs années de suite. S'y ajoutent chaque année des missionnaires payés par le Centre, —dix pour cette année: cinq égyptologues, deux dessinateurs, une céramologue, un compagnon tailleur de pierre et un architecte. Le Centre s'ouvre également à des collaborations extérieures, ponctuelles, pratiquement pour chaque projet scientifique qui y est conduit. À titre indicatif, trente-deux spécialistes ont travaillé, pour des durées d'une semaine à six mois, en association avec les membres de l'équipe: égyptologues, coptologues, archéologues, architectes, infographes, cartographes, géologues, chimistes, topographes.

Tourné à l'origine vers un partenariat exclusivement franco-égyptien, le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak s'est ouvert ces dernières années à une coopération plus vaste, intégrant dans ses équipes ou accueillant pour des projets particuliers des collègues d'autres pays. C'est ainsi que cette année, se sont trouvés associés des chercheurs venant, outre de France et d'Égypte, du Canada, de Belgique, d'Allemagne, des États-Unis d'Amérique, de Lettonie, de Grande-Bretagne et du Japon.

Ces collègues, français et étrangers, sont mandatés, soit par des institutions localisées dans leurs pays d'origine, soit par les structures que ceux-ci ont implantées en Égypte. Le centre se tourne donc naturellement vers les grandes institutions de recherche basées en Égypte: les universités égyptiennes, mais aussi les grands instituts. Au premier rang se situe l'Institut français d'archéologie orientale, avec qui il entretient une collaboration étroite: échange de chercheurs et de techniciens, appui logistique réciproque, au Caire comme en Haute-Égypte, etc. Plus récemment, des liens ont été établis avec l'Institut d'archéologie méditerranéenne de Varsovie et le Deutsches archäologisches Institut in Kairo. Cette voie est appelée à être développée, au rythme où se conforteront dans le pays les communautés de recherche, qu'elles soient européennes ou d'autres pays.

Parallèlement, les équipes se constituent sur une base pluridisciplinaire, qui recoupe parfois ces coopérations internationales. L'objet de la recherche est, en effet, particulièrement varié sur les 25 ha de zone archéologique Karnak.

L'égyptologue paraît être le principal bénéficiaire des travaux qui y sont conduits. En fait, il reçoit autant des autres qu'il leur apporte lui-même. Archéologue ou épigraphiste, il s'appuie sur les architectes, les topographes, les photographes, les céramologues, les dessinateurs. Mais il trouve également sur place toute la chaîne de restauration et de conservation. Ses collègues bénéficient, à leur tour de ses connaissances, en un constant mouvement de va et vient.

Le laboratoire est donc constitué en unités de compétences cohérentes, qui peuvent être développées ou réduites selon les programmes en cours. Ces "services" traitent: l'architecture, la topographie, la restauration, la photographie, la documentation, le dessin. Archéologues et égyptologues, qu'ils soient membres permanents ou attachés à un programme temporaire, s'associent, selon leur objet, à certains de ses services, ou à tous. L'équipe de tailleurs de pierre —l'une des particularités de ce laboratoire—, même si l'essentiel de son activité est tourné vers les travaux d'anastylose, ne relève pas de l'un ou l'autre de ces services.

Dans le même ordre d'idées, le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak fait appel, selon les besoins, à des intervenants extérieurs, dont la compétence particulière n'est pas nécessaire de manière

constante, mais est indispensable pour la réussite d'un projet. C'est ainsi qu'interviennent ponctuellement des géologues ou des géomorphologues, dont l'expertise permet de répondre à des questions autant historiques (recherche des carrières en fonction de la nature exacte des roches employées) qu'hydrodynamiques (lutte contre les remontées salines dans les murs et parois des monuments); des chimistes, des ingénieurs spécialistes de travaux publics, dont l'aide a été décisive, par exemple, pour l'anastylose du IX^e pylône, qui a mobilisé l'équipe pendant près de trente ans, etc.

Le cahier des charges du temple comprend à la fois l'étude et la préservation du site. Il n'est pas toujours facile de maintenir un équilibre raisonnable entre les deux. C'est pourquoi, une attention toute particulière est apportée la définition scientifique des programmes, de façon à mettre en œuvre des opérations intégrant de manière quasi systématique une chaîne continue, du dégagement ou de l'étude à la mise en valeur finale des monuments. Restaurer et préserver est souvent le meilleur moyen d'assurer une documentation la plus exhaustive possible de ces monuments, documentation qui nourrit des études monographiques, menées si possible dans le même mouvement, sinon a posteriori.

Le visiteur est saisi par l'ampleur des monuments qui s'offrent à lui, autant que par la complexité qu'ont généré presque trois mille ans d'histoire: enchevêtrement, extensions, modifications, remplois, transformations d'édifices dont les proportions gigantesques font paraître presque humains des colosses de plus de dix mètres de haut. Seules les chapelles qui rythment l'axe cultuel paraissent procéder de la volonté unique d'un seul souverain, tant leur environnement a été modifié et remanié. Et encore ! Démontées, déplacées, remployées, reproduites, elles ont toutes une histoire aussi compliquée que celle du temple lui-même.

Ce "mobilier" tout autant que son environnement monumental souffre aujourd'hui de nombreux maux: remontées salines qui gangrènent le grès, omniprésent dans le temple, depuis que la crue saisonnière ne vient plus chasser les sels, déprédations que ne peuvent manquer de provoquer plus de sept mille visiteurs par jour (auxquels il faut désormais ajouter presque autant de spectateurs nocturnes du spectacle "son et lumière"), violents chocs thermiques quotidiens, qui, associés au soleil implacable d'été, font éclater les fins reliefs des calcaires et déli-



Banquettes à l'ouest de l'axe nord-sud. (© CNRS-CFEETK)

tent le granit... Tout concourt à mettre en péril ce qui n'est dégagé que depuis moins d'un siècle.

Les milliers de blocs qui jonchent le sol en dehors des axes de cheminement des touristes n'échappent naturellement pas aux mêmes maux. Bien au contraire, ils sont encore plus menacés que les monuments en place. C'est probablement pour eux que la chaîne de restauration et d'étude est la plus systématique. Déposés sur des banquettes, construites au fur et à mesure et destinées à les isoler des remontées capillaires, ils sont restaurés, puis enregistrés dans la base documentaire du centre. Photographiés, dessinés et décrits, ils sont classés en fonction des caractéristiques qui permettront leur attribution à un même monument: types de matériaux et critères historiques de datation.

C'est à ce niveau que l'on peut sans doute saisir le mieux l'articulation du processus avec la recherche architecturale. Cette dernière ne se limi-

te pas, en effet, aux monuments en place, même si ceux-ci y tiennent, bien évidemment, une grande place. Elle est consacrée, pour une grande part, à reconstitution de ce “puzzle” monumental plusieurs fois millénaire. Elle ne peut donc guère être séparée de l'étude égyptologique, dont elle est complémentaire et dépendante.

La cohérence interne du temple change, selon ses deux axes principaux. Du sanctuaire jusqu'à son accès principal, situé à l'ouest, il s'est développé au fil des temps, chaque roi ayant le souci de rendre plus imposant et majestueux le cheminement du dieu vers son naos. Ces accroissements successifs vers l'ouest ont rendu nécessaire, à certaines étapes, une redéfinition de l'espace sacré proprement dit, qu'il était nécessaire de distinguer des abords. Du nord au sud, l'axe processionnel, qui conduit au temple de Mout, la parèdre d'Amon, est rythmée par les portes monumentales et les stations de la barque sacrée.

C'est ainsi que l'ancien *temenos* du Moyen Empire (env. 2000-1700 av. J.-C.), tel qu'on peut du moins le supposer, a été redéfini et augmenté au Nouvel Empire, par le roi Thoutmosis III (1458-1425), qui l'a enfermé en un tout, nommé *Ipet-sout*. Il a paru logique d'entreprendre l'étude d'ensemble de cette zone du temple: dans son état actuel, mais aussi des éléments qui en ont un jour fait partie. Une recherche s'est attachée à la description et à l'analyse des modifications architecturales de cette partie du temple. Ce travail, qui a constitué la matière d'un doctorat, est en voie de publication. Parallèlement, on a entrepris l'étude des divers éléments de cet ensemble. Certaines de ces études sont achevées et publiées; d'autres en cours. Ce sont: une hypothèse, historique et architecturale, sur l'état du sanctuaire au Moyen Empire; une description architecturale de l'*akhmenou*, la salle jubilaire de Thoutmosis III; un relevé épigraphique des scènes qui la décorent; un relevé épigraphique et une étude du “jardin botanique” que ce même roi construisit comme vestibule au sanctuaire de son temps; l'étude et la description du “palais de Maât”, l'ensemble édifié par la reine Hatshepsout et modifié par Thoutmosis III; le relevé et l'étude de la chapelle de la barque divine que Philippe Arrhidée reconstitua sur le modèle de celle de Thoutmosis III; l'étude des vestiges de cette dernière; le relevé et l'étude des scènes et des textes militaires dont Thoutmosis III entoura cette même chapelle; l'étude de la zone de la *ouadjyt*, qui introduit au *temenos*; le relevé et l'étude, enfin, du mur d'enceinte de ce *temenos* et, en particulier, des décorations dont le couvrit Ramsès II.

La même démarche scientifique a présidé au choix d'autres ensembles: le temple oriental "d'Amon qui-écoute-les-prières" et le temple adossé à l'est d'*Ipet-sout*; les chapelles osiriennes et le "tombeau d'Osiris", qui occupe la partie la plus orientale de la grande enceinte; la grande salle hypostyle, intérieur et extérieur.

L'étude des multiples remplois se développe dans deux directions: un inventaire par règnes ou la reconstitution de monuments. Les deux se recourent naturellement fréquemment.

À la première catégorie appartiennent des études, achevées ou en cours, sur Amenhotep I^{er}, Thoutmosis II, Hatshepsout, Thoutmosis III, Amenhotep II, Thoutmosis IV, Aÿ, Horemheb, sans oublier, naturellement Amenhotep IV-Akhenaton, à travers les *talatates* issues du vidage du IX^e pylône, pour ne prendre que ces exemples.

Dans la seconde se rangent les reconstitutions de monuments, le plus souvent des chapelles, appartenant pour la plupart aux souverains cités ci-dessus. Certaines de ces études débouchent sur des anastyloses, comme celle de la cour de fêtes de Thoutmosis IV ou de la chapelle Rouge de la reine Hatshepsout, toutes deux présentées dans le musée lapidaire du site.

Des études thématiques sont également poursuivies: monographies liturgiques ou historiques, ces dernières prenant également appui sur l'archéologie.

Les fouilles ne sont pas pratiquées de façon systématique dans le cadre du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak. On y a recours pour contrôler une hypothèse ou répondre à une question, le plus souvent d'ordre historique.

Elles consistent généralement en sondages, ponctuels ou étendus. Cette année, par exemple, un sondage a été réalisé à la base occidentale du môle nord du IV^e pylône, afin de vérifier l'implantation probable de la cour de fêtes que ce roi y avait installée. La découverte de deux dépôts de fondation à son nom a permis de délimiter le point d'arrêt de cette cour, et, par voie de conséquence, d'assurer l'anastylose de son péristyle.

Autre type d'investigation, plus étendue, la fouille de la partie occidentale de la cour du IX^e pylône, qui en est à sa troisième campagne. L'objectif visé est une meilleure compréhension de l'organisation de l'axe processionnel nord-sud à cet endroit au Moyen Empire et, d'une façon générale avant le Nouvel Empire, époque dont date l'état actuel.



La Chapelle Rouge après remontage. (© CNRS-CFEETK)

Un nouveau projet va commencer à la campagne d'automne. Il s'agit de reprendre une fouille, menée dans les années soixante-dix pour permettre l'implantation des tribunes destinées à accueillir chaque soir les spectateurs du spectacle son et lumière. Ce sondage va permettre des vérifications historiques —particulièrement importantes dans cette partie du site, dans laquelle vivaient les prêtres et fonctionnaires qui l'animaient, du début du premier millénaire av. J.-C. à l'époque ptolémaïque, puis où s'installèrent les occupants chrétiens des lieux—, mais également une reprise des vestiges précédemment dégagés, qui, trente ans après la fouille, sont en piètre état.

Les fouilles de sauvetage sont également pratiquées. L'une a permis le "vidage" du IX^e pylône, qui répondait à un impératif de sécurité. Elle a jeté une lumière nouvelle, aussi bien sur les édifices atoniens de Karnak que sur les constructions du roi Horemheb (1323-1295). Un autre exemple caractéristique est la fouille actuelle de ce que l'on a appelé le "tombeau d'Osiris". Elle a été entreprise, il y a sept ans, pour préserver les milliers de fragments de peinture sur stuc, qui disparaissaient de la zone située à l'est du contre-temple oriental. Le dégagement de cet ensemble, qui se poursuit à l'heure actuelle, a permis, au-delà de la préservation de ceux-ci, la reconstitution de décors liés au culte de la renaissance osrien-

ne, jusque-là inconnus. Inconnu également était l'ensemble de catacombes que décoraient ces peintures et ses extensions. Cette fouille, croisée avec une étude en cours des chapelles consacrées à Osiris sur le site, débouchera probablement sur une compréhension renouvelée du rapport entre cultes osiriens et amoniens.

Ces travaux font progresser la connaissance que l'on a de l'histoire du site, qui fut pendant trois millénaires un immense chantier où se lit l'histoire du pays et de ses institutions. D'abord parce qu'ils débouchent sur la publication scientifique de monuments, jusqu'à aujourd'hui connus de façon relativement imprécise. Aussi par les éléments qu'ils apportent. Nous avons évoqué plus haut les "catacombes osiriennes" et les reconstitutions de monuments remployés. On pourrait également évoquer le long mur occidental qui relie les VIII^e, IX^e et X^e pylônes, et dont les décors extérieurs, masqués par des terres de remblais, ont été dégagés et relevés ces deux dernières années.

Il n'est pas nécessaire de développer ici les apports de ces recherches à la connaissance de l'histoire de l'Égypte ancienne, l'enceinte d'Amon-Rê ayant été, pendant plus de deux millénaires, au cœur de la vie politique et religieuse du pays.

Paradoxalement, cet ensemble monumental, qui reçoit presque cinq millions de visiteurs par an, n'a été, jusque récemment, que très partiellement étudié: moins d'un dixième des monuments est accessible par des publications. C'est une des raisons qui nous ont amenés, depuis 1990, à établir un programme d'étude d'ensembles architecturaux historiquement cohérents, et en même temps, à poursuivre une documentation systématique, au moins photographique et sous forme de relevés.

Elles sont l'aboutissement des programmes évoqués plus haut. Six sont déjà publiées sous forme d'ouvrages; certaines sont parues dans les *Cahiers de Karnak*, qui en sont à leur onzième livraison. Grâce essentiellement aux éditions *Recherches sur les Civilisations*, du Ministère des Affaires Étrangères, qui assurent les publications du centre, on peut espérer la parution d'une douzaine d'autres monographies dans les dix prochaines années.

À la fois base et complément de ces études, le relevé systématique des monuments, blocs et inscriptions se poursuit à un rythme soutenu.

Le laboratoire photographique du centre termine son passage aux techniques numériques. Dans la phase actuelle, prises de vues argenti-



Détails de la fouille du "tombeau d'Osiris". (© CNRS-CFEETK)

que et numérique sont utilisées de façon complémentaire. Mais les premières sont systématiquement numérisées et intégrées au fonds documentaire, lui-même traité sous forme d'une base de données informatisée.

Les techniques de travail de l'image que permet l'enregistrement numérique changent radicalement les approches: maquettage de monu-

ments, reconstitutions virtuelles de parois, mais aussi constitution de fac-similés et d'assemblages épigraphiques, etc. L'intention est de constituer, dans les années à venir, un relevé quasi exhaustif des monuments et des inscriptions, qui constituera une réelle "photographie" des divers composants du temple. Plusieurs ensembles ont déjà été réalisés, dont certaines parois de plusieurs centaines de mètres de longueur: les deux môles du II^e pylône qui constituent le mur intérieur ouest de la grande salle hypostyle, ainsi que ses murs extérieurs nord et sud, la face orientale du III^e pylône, la face méridionale du VII^e, les deux faces du VI^e, le long mur reliant le VIII^e au X^e pylône, sans oublier des monuments complets, comme la chapelle Rouge d'Hatshepsout ou l'hypothèse de reconstitution des monuments de Thoutmosis II faite à partir des blocs épars qui lui ont été attribués.

Le centre pratique depuis le début des années 90, outre le relevé des monuments évoqués plus haut, le dessin systématique des milliers de blocs épars. Ceux-ci sont traités comme toutes les parois inscrites et décorées. Un relevé est fait, en grandeur nature, directement sur la paroi, par report des tracés sur un film plastique, sur lequel sont directement notés toutes les informations relevées par le dessinateur ou l'épigraphiste. Une fois revus et corrigés, ces dessins sont clichés, puis assemblés par réduction au format utile. Une nouvelle correction précède l'encreage définitif.

Ces travaux de relevé, photographique et épigraphique, sont donc des tâches de fond, qui se poursuivent tout au long de l'année, tout en générant, chaque fois que possible, une recherche débouchant sur une publication.

L'ensemble de ces données est intégré au fonds documentaire du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak. La base informatisée qui a été constituée comprend aujourd'hui plus de 50 000 documents numérisés, pour un total de 60 000, qui devrait être atteint en 2003.

Cette archive comprend, outre les relevés systématiques évoqués plus haut, tous les documents qu'il a été possible de rassembler concernant le site: une recherche particulière a été consacrée à la collecte de clichés photographiques réalisés depuis le milieu du XIX^e siècle, d'autres se sont attachées aux documents et rapports des anciens fouilleurs du site, ainsi qu'à la bibliographie exhaustive des études et travaux publiés concernant l'ensemble de Karnak.



Relevés sur la Chapelle Rouge. (© CNRS-CFEETK)

Cette base documentaire sera reliée dès 2002 au fonds cartographique et à la planothèque du centre, dont la numérisation, en vue de la constitution d'un SIG, commencera à l'automne 2001, avec l'appui et l'expérience du SIG réalisé par l'UMS n° 1812, "Centre d'études alexandrines", dirigée par Jean-Yves Empereur.

Un portail internet, hébergé par l'UREC, (<http://www.cfeetk.cnrs.fr>) a été mis en place cette année: il ouvre à l'ensemble des problématiques évoquées ici, tout en fournissant aux chercheurs les chemins d'accès à l'ensemble des données et à la participation à nos travaux.

Au-delà de l'apport des travaux évoqués plus haut, certains aspects ouvrent de nouvelles perspectives, historiques, architecturales, ou techniques.

La chapelle Rouge d'Hatshepsout donne une idée de ce type d'apports. Trouvée démontée dans le bourrage du III^e pylône, elle a été étudiée et présentée, sans remontage, par ses découvreurs, Henri Chevrier et Pierre Lacau, dont le travail a été publié, après leur disparition, en 1979, sur les presses de l'Institut français d'archéologie orientale. Le centre a décidé de reprendre le dossier en 1997, et de tenter l'anastylose de

ce monument, conservé à presque 60 %. La réflexion et l'analyse qu'ont mené conjointement architectes et égyptologues s'est nourrie de l'apport essentiel des tailleurs de pierre, dont les observations ont rendu possible un remontage, qui a invalidé une quarantaine d'hypothèses de placements de blocs proposées par les éditeurs du monument. De même, l'examen minutieux de l'utilisation des pigments mené par les restaurateurs a permis de nouvelles hypothèses historiques sur l'achèvement de la chapelle, ainsi que sur son emplacement originel.

On pourrait prendre d'autres exemples: en fait, chaque reconstitution proposée soulève des questions techniques, qui font avancer, par la pratique, appuyée sur la documentation égyptologique, notre connaissance des techniques antiques. Des études ponctuelles ont été menées sur les roches elles-mêmes et sur la technique de taille et de sculpture, au fur et à mesure de la réalisation, dans le matériau antique, des blocs de compléments nécessaires.

Des techniques innovantes sont mises ainsi en œuvre. En matière de relevé photographique, on notera l'accent mis sur les assemblages numériques. La face orientale du môle nord du II^e pylône, évoquée plus haut, a ainsi été photographiée à trois périodes différentes de l'année, de façon à pouvoir ensuite, par superposition des clichés, éliminer l'ombre portée des architraves de la salle hypostyle, qui masquent toujours au moins une partie des représentations. Ainsi se trouve constitué un document d'une lisibilité meilleure que ce qu'offre la réalité.

Dans le même ordre d'idée, deux projets sont en cours de réalisation: la photographie circulaire des immenses colonnes de la grande salle hypostyle, et celle de l'obélisque de la reine Hatshepsout, —des monuments que leur taille ou leur configuration empêchent l'observateur d'appréhender dans leur totalité.

Photographie et dessin se rencontrent dans la constitution d'une technique hybride de constitution de fac-similés à l'écran sur image, les dessins vectorisés ainsi réalisés pouvant être intégrés directement, soit à une publication, soit aux bases documentaires du centre.

Le recours, enfin, à la documentation informatisée, permet de constituer des outils de travail, utilisables en dehors du site. Le chercheur peut ainsi poursuivre à distance les programmes de terrain à partir de données de bonne qualité, optimisant les campagnes suivantes.



Aspects de restauration. (© CNRS-CFEETK)

La variété des opérations menées et leur ampleur créent un appel et un mouvement de personnel important, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, ce sont une vingtaine de personnes qui travaillent à l'année, et presque le double d'intervenants temporaires. Les campagnes archéologiques et épigraphiques sont menées en faisant appel à des étudiants avancés ou à de jeunes collègues, possédant déjà une formation, le plus souvent en archéologie nationale, mais aussi, pour certains, en archéologie proche-orientale. Ces séjours sont pour eux l'occasion de perfectionner leur connaissance du terrain égyptien et de s'intégrer à d'autres



Restauration des colonnes de la Salle Hypostyle. (© CNRS-CFEETH)

équipes, qui bénéficient des connaissances qu'ils ont acquises tout en leur en fournissant de nouvelles. Ce mécanisme est vrai aussi bien pour les archéologues, les architectes, les dessinateurs ou les céramologues.

Les égyptologues trouvent à Karnak un lieu de perfectionnement pour ceux qui sont en cours d'étude, un objet de recherche pour les autres. Par le moyen de bourses, par échange aussi avec les universités ou des organismes de recherche comme l'Institut français d'archéologie orientale, le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak entre dans le circuit des études doctorales ou post-doctorales. Plusieurs DEA et thèses, soutenues ou en cours, ont pour objet des monuments de Karnak. Bon nombre d'étudiants boursiers, recrutés généralement au niveau du DEA, trouvent au Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak en même temps qu'une première assise professionnelle, un complément indispensable aux études théoriques qu'ils ont jusqu'alors suivies.

Un outil scientifique et de coopération

Le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak s'inscrit dans une tradition historique de coopération entre la France et l'Égypte. Il est dans le droit fil de la présence traditionnelle de notre pays, "inventeur" de la discipline égyptologique grâce à Champollion, sur les bords du Nil. Il est aussi solidement ancré dans une tradition d'amitié et de confiance entre deux peuples qui se sentent proches par beaucoup de côtés, et dont les intérêts se rejoignent souvent, que ce soit dans le monde contemporain ou pour l'étude et la préservation de l'une des plus grandes civilisations du patrimoine mondial.

Ce point est important, les événements de la fin du XX^e siècle, comme ceux que nous vivons en ce moment, le montrent bien. Mais il n'est pas le seul atout du centre. L'ouverture réalisée ces dix dernières années, à la fois sur la coopération internationale et la formation universitaire, élargissent un champ qui, était auparavant, sans doute, un peu étroit. Elle donne également une visibilité plus grande de nos activités. L'intervention du mécénat, qui est désormais un complément important des subventions que reçoit le centre, montre l'intérêt que suscitent ses travaux et ne peut que valoriser la position du Centre national de la recherche scientifique, et souligner le rôle du Ministère des Affaires Étrangères, qui fait l'effort de soutenir cette UPR. Il y a peut-être là matière à réflexion, au moment où ces deux partenaires travaillent à une redéfinition de leur présence conjointe hors de France.